

CARNET MONDAIN.

Bals à l'Opéra et à l'Athénæum.

1902-1903.

- Amphitryons, 30 décembre 1902. Réveillonneurs de la Douzième Nuit, 6 janvier. Equipe de Nérée, 12 janvier. Falstaffians, 6 février. High Priests of Mithras, 9 février. Elfes d'Obéron, 12 février. Cosmos, 10 février. Atlantéens, 17 février. Chevaliers de Momus, 19 février. Equipe de Protée, 23 février. Equipe Mystique de Comus, 24 février. Rex, 24 février.

LA SITUATION A LA FIN DE 1902.

C'est surtout à une époque de l'année comme celle où nous venons d'entrer—époque de fêtes et de plaisirs en même temps que d'affaires, d'entreprises et d'activités dévorantes, dans toutes les branches de l'industrie— que l'on peut se rendre compte des progrès accomplis par une grande ville comme la nôtre.

Nous n'avons pas besoin d'aller bien loin pour en avoir une idée juste, il nous suffit de jeter un regard sur nos colonnes d'annonces de nos journaux quotidiens et hebdomadaires, de parcourir nos rues au matin et soir, d'entrer dans nos hôtels qui regorgent d'étrangers de toute provenance et appartenant à toute sorte de métiers. La Nouvelle-Orléans est devenue le centre naturel de toutes les affaires dans les Etats qui s'étendent de la Virginie jusqu'au foud du Texas, et l'on peut affirmer que notre cité, méritant plus que jamais le titre de métropole du Sud, est devenue le quartier-général de toutes les grandes compagnies qui se sont établies de l'est à l'ouest au-dessous de l'Ohio. Nous ne faisons pas ici de sentiment; nous allons droit aux faits que nous nous bornons à citer.

Ce n'est pas à la Nouvelle-Orléans que l'on a découvert les fameux puits d'huile qui sont en train de révolutionner toute l'industrie américaine. C'est cependant à la Nouvelle-Orléans que les compagnies qui exploitent cette source inattendue de richesses ont établi leur quartier-général.

On sait que les richesses forestières des Etats du Nord et l'Etat sont épuisés et que les spéculateurs du Nord et de l'Est en sont réduits à venir faire dans le Sud leurs approvisionnements de bois pour leurs diverses industries. A qui vont-ils s'adresser pour se procurer les bois dont ils ont besoin?

A la Nouvelle-Orléans, qui devient ainsi le foyer de cette industrie. Nos hôtels sont pleins de spéculateurs, d'agents de grandes maisons, d'actionnaires de grandes compagnies, venus ici pour y commencer de nouvelles entreprises ou pour développer celles qui existent déjà et sont en pleine prospérité.

Et ce n'est pas seulement dans

l'industrie manufacturière que l'on remarque cet étonnant mouvement, c'est aussi dans l'industrie agricole.

Les immigrants nous arrivent de tous les côtés pour peupler nos campagnes et doubler la valeur de nos récoltes; de telle sorte que les progrès de nos campagnes marchent de front avec ceux de la ville. L'année 1902 se termine brillamment et tout nous indique que celle de 1903 sera plus prospère encore que celles qui l'ont précédée.

Telle est la situation, de nature à rélever tous les esprits, à légitimer toutes les espérances, à redoubler tous les courages.

LES ETATS-UNIS.

LE VENEZUELA.

Il y a quelques jours, on pensait, en Amérique comme en Europe, en avoir fini avec les redondances du président Castro; on s'espérait du moins. Le gouvernement du Venezuela en a tant fait qu'il a réussi à amener contre lui presque toutes les nations du vieux monde. Toutes, ou presque toutes, font leurs réclamations, soit et bloc comme la Grande-Bretagne, et l'Allemagne, soit individuellement, comme la République Française.

Devant une pareille coalition, le président Castro est obligé de céder et il demande que l'on soumette toute la question à l'arbitrage, ce en quoi, il a parfaitement raison, s'il est sincère. Il a choisi comme arbitre le gouvernement de Washington qui est, en effet, la seule puissance capable de remplir un pareil rôle. C'est l'avis de tous les Etats intéressés.

Malheureusement le Venezuela a contracté des dettes à peu près partout, et il lui est bien difficile, sinon impossible, d'y faire honneur.

Après tout ce qui s'est passé, depuis quelques mois, les puissances lésées ont bien le droit d'exiger quelques garanties, avant de céder leurs hostilités et de se retirer chez elles. Ces garanties, que les fournisseurs? Naturellement, celle de médiation, qui a accepté le rôle de médiation, ne veut pas assumer une pareille responsabilité.

Au moment de s'engager dans une affaire aussi scabreuse, les Etats-Unis reculent et l'on ne peut que les en approuver. Ils savent quel cas il faut faire des promesses

d'un gouvernement comme celui du Venezuela, qui change à tout moment et a trouvé le moyen de faire cent quatre révolutions en moins de soixante-quinze ans. Avec une pareille république, il est à peu près impossible de compter sur l'avenir, aussi conçoit-on les hésitations du cabinet de Washington.

En attendant, le blocus va s'établir d'une façon rigoureuse; mais dans la situation actuelle, alors que les marins de presque toutes les nations sont sur pied, alors que la question du Canal de Panama est avancée, si près d'une heureuse solution, le blocus, aussi pacifique, aussi bénin qu'il soit, ne peut aboutir qu'à un effroyable désastre. C'est ce qui terrifie toutes les nations, les Etats-Unis comme les autres.

Il est donc urgent que cette lamentable affaire se règle le plus tôt possible pour permettre au commerce de reprendre son cours, pour écarter le danger des frictions qui peuvent se produire à tout moment entre les différents pouvoirs et les différentes marines.

Jusqu'à présent il n'y a que des éloges à envoyer aux Etats-Unis.

Ils ont fait preuve d'un sang-froid et d'une réserve qui leur font le plus grand honneur. On a agité perfidement devant eux la doctrine Monroe; ils n'ont pas bronché. Ils ne croient pas à la doctrine Monroe soit mise en question, et ils sont dans la vérité. Qu'il leur faille faire dans cette galère que l'on appelle l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud? Toutes ces petites républiques ne font-elles pas elles-mêmes les affaires de l'Union, mieux que l'Union ne les fait elle-même? Grâce aux désordres qui se produisent à tout moment dans l'Amérique latine, les Etats-Unis sont devenus les arbitres tout puissants du Nouveau Monde.

RÉMINISCENCES. L'OPÉRETTE.

L'opérette est incontestablement la forme la plus originale, la plus heureuse qu'ait revêtue le drame lyrique depuis plus de cinquante ans. Entré l'opéra comique de nos pères, devenu trop sérieux, trop collet-monté, et le vieux vaudeville qui avait perdu toute sa verve, toute sa vivacité de jadis et se mourait de sénilité et de tristesse, il y avait une place vacante à prendre. C'est l'opérette qui est venue joyeusement et gaillardement combler ce vide, juste à mi-chemin entre les deux. Elle tient du vaudeville par les joyosités et les légèretés de ses dialogues et de ses couplets, et du grand opéra-comique par le nouveau et l'originalité de ses mélodies qui ne sont plus de vulgaires emprunts faits au répertoire qui amassait nos arrière-grand-mères et que l'on trouvait toutes faites dans la "Clé du Caveau".

Inutile d'ajouter que cette "Clé du Caveau" est un recueil complet de tous les vieux airs qui ont traîné pendant deux ou trois cents ans sur les scènes de comédie du vieux monde et qui aujourd'hui sont tout à fait démodés et hors d'usage.

Telle nous apparaît, à l'heure qu'il est, l'opérette, après un demi-siècle de triomphes; mais elle a eu des commencentements bien humbles; nous ne dirons pas bien modestes, la modestie, telle qu'on l'entend généralement, n'ayant jamais été son péché mignon.

Le Grand Opéra Honne vient de remettre en scène un drame terrible intitulé "The Empress Theodora", qui a remilli chez les vieux amateurs les souvenirs des débats de l'opérette.

Il y a bien longtemps de cela, vers le milieu du dix-neuvième siècle, on pouvait contempler, dès à la place de l'orchestre du Théâtre Français, un petit homme maigre, au profil israélite, à l'œil éveillé, à la physionomie pétillante d'esprit. C'était le chef d'orchestre.

Il n'était engagé, lui et les musiciens qu'il conduisait, que pour distraire l'oreille des habitués de la Maison de Molière, pendant les entr'actes d'une comédie ou d'un drame; la tragédie classique fort ou honneur encore en ce temps-là exigeant les trois unités de lieu, de temps et d'action, et le rideau ne se baissant pas entre les actes.

Ce chef d'orchestre, c'était Jacques Offenbach, un excellent musicien, une véritable virtuose sur le violoncelle.

Grâce à son talent, à son intelligence, à son entrain, Offenbach s'était fait vite connaître en arrivant à Paris.

Très répandu dans le monde artiste, il amusait beaucoup ses camarades, grâce à sa verve étincelante. Un soir fit exécuter une bonfonnerie étourdissante qui eut un succès prodigieux. Cela s'appela "La Poika des Marlins".

Elle eut un instant une véritable célébrité. C'est, croyons nous, la première composition qui ait fait connaître Offenbach et l'ait classé au rang des compositeurs.

Il venait de passer le Rubicon; il allait s'élever aux aîtres.

Les auteurs comiques cherchaient une voie nouvelle à suivre et un théâtre nouveau pour y produire leurs œuvres.

Malheureusement l'administration des Beaux-Arts goûtait assez peu les étrangetés qui se hasardèrent alors sur les planches et qui avaient des allures quelque peu révolutionnaires au point de vue de l'art.

Ce ne fut qu'avec peine que l'on put trouver un petit local, un véritable tron, dans un coin des Champs-Élysées.

Quant aux choix des pièces, la difficulté était plus grande encore. Le permis, accordé à un peu de contre-cœur, n'admettait que des pièces en un acte et à deux personnages. On voit que le cercle dans lequel les auteurs du libretto et de la partition avaient à se mouvoir était on ne peut plus restreint; mais peu leur importaient ces restrictions.

Ils avaient une réforme à accomplir et une réputation à se créer.

Ils se mirent à l'œuvre avec ardeur et le résultat fut merveilleux.

Coup sur coup, il sortit des Bonfines deux scènes inimitables dont le souvenir, après tant d'années écoulées, ne s'est pas encore effacé des mémoires: "La Violoncelle", superbe composition, exécutée par un chanteur de premier ordre, Darcier, le frère d'une des plus brillantes étoiles de l'opéra comique de Paris, alors en pleine vogue, et "Les deux aveugles", la plus étourdissante bonfonnerie de l'époque.

On sait que "Les deux aveugles" ont été traduits dans toutes les langues et chantés sur toutes les scènes du vieux monde.

Il ne leur fallut pas longtemps pour traverser les mers et venir jusqu'au fond de la Louisiane conquérir les braves des Néo-Orléans.

Nous sortions alors d'une crise terrible, de la lutte entre le Sud et le Nord qui a fait tant de malheurs et appauvri tant de familles, opalentes jusque-là.

Nos théâtres étaient fermés, spécialement l'Opéra Français, uno de nos plus anciennes, de nos plus glorieuses institutions. Or, nous avons eu de tout temps une jeunesse intelligente, amie des arts, raffolant de représentations théâtrales. Elle ne pouvait se passer de son plaisir favori, et comme les artistes n'étaient plus là pour répondre à ses désirs, elle se constitua elle-même en troupe d'opéra et de comédie. C'est ainsi que nous avons eu, loi, plusieurs années, de véritables maisons théâtrales dont quelques amateurs, d'un talent réel, faisaient tous les frais.

Certains d'entre eux, encouragés par le succès, ont même abandonné la profession qui les faisait vivre honorablement pour se lancer dans la carrière artistique. C'est ainsi, enfin, que nous avons pu, ici, à près de deux mille lieues de distance, assister aux débuts triomphants de l'opérette, alors qu'en France même, en dehors de Paris, elle avait encore tant de peine à conquérir son droit de bourgeoisie.

Telle que nous la voyons se mouvoir aujourd'hui, l'opérette, avec ses mélodies originales et nouvelles, constitue un progrès considérable sur l'ancien vaudeville; mais ce n'est pas là qu'est le secret de sa prodigieuse fortune.

Son créateur qui lui a donné non seulement la vie, mais la gloire, la popularité, avait en idée géniale qui allait produire une véritable révolution au théâtre.

Etant donné une grande célébrité, une personnalité d'une taille au-dessus de l'ordinaire, ayant fait une brillante figure dans les temps antiques ou dans les temps modernes, dans la fable ou dans l'histoire, il s'agissait de s'en emparer, de la jeter au bas de son pédestal, de la dépouiller de ses oripeaux divins ou princiers, de lui enlever ses échasses, son fard, ses faux talons, de ne lui laisser que ses défauts et ses petitesse naturelles, puis, réduite en ce pitoyable état, de la livrer à la risée du public.

Tel fut le procédé employé par Offenbach, peu généreux, assez brutal, très injuste même; mais entre des mains aussi audacieuses qu'habiles, il devait réussir, et il eut un succès éclatant. Il suffit à Offenbach de trois victoires de ce genre pour joindre d'une popularité extraordinaire. Tout lui devenait permis et Dieu sait qu'il sut joindre des libertés grandes qu'on lui accordait. Dans sa petite "bolte" du Passage Choiseul, on le vit déployer un luxe de décors, de costumes, de mise en scène, auquel ne pouvait aspirer même le Grand Opéra.

L'opérette n'a plus de secrets pour la Nouvelle-Orléans; nous avons tous assisté aux représentations des œuvres d'Offenbach.

Il y a dans son répertoire des pages admirables, qui feraient bonne figure dans les productions des plus célèbres compositeurs; mais s'il reste de lui quelque chose de durable, ce ne sera pas à titre de musicien, mais à titre de démolisseur de grandes renommées et de contempteur du passé.

Mort de l'ex-gouverneur Boynton.

Griffin, Georgie, 22 décembre.—L'ex-gouverneur James S. Boynton est mort ce matin à l'âge de soixante-deux ans. Il laisse une veuve et six fils.

Les funérailles auront lieu demain. James S. Boynton fut gouverneur de la Georgie il y a six ans. Il était très connu dans le Sud.



MARGARET MCKINNEY DANS "KING DODO"

THEATRE TOLANE.

Que "King Dodo", dont le Tolane vient de nous donner la première représentation dimanche, soit une pièce sensée, c'est ce que personne n'oserait soutenir. "King Dodo" est un tissu d'absurdités et d'impossibilités, mais elles font sourire toutes ces étrangetés sont débitées avec esprit et recouvertes d'une musique charmante et qui plait à l'oreille et qu'il applaudit chaleureusement. Le poème est amusant, d'une irrésistible gaieté, et la partie musicale est traitée d'une façon magistrale. Il n'en faut pas davantage pour satisfaire le public durant cette semaine bénie de Noël.

Personne ne croit à la fantaisie de cette jeune et jolie reine qui s'est amontrée d'un vieux barbon pour le plaisir de le rajanir, et qui n'y ayant que trop réussi, une première fois, recommence ses expériences et finit par obtenir ce qu'elle cherche. Mais les situations plaisent au public, et chacun des morceaux, exécutés par des artistes de choix, est couvert d'applaudissements.

M. Raymond Hitchcock est un des meilleurs artistes de la scène américaine. Il a obtenu un franc succès dans "King Dodo". Il est parfaitement secondé par M. A. Deacon, qui est un excellent chanteur. Il y est là aussi un docteur, un grand chambellan qui ont obtenu un grand succès, mais on s'attendait à voir des artistes femmes qui se sont fait le plus chaleureusement applaudir.

Nous citerons entr'autres Miss Margaret McKinney, qui est d'une rare beauté et possède une très jolie voix. Miss Risby a fait une très heureuse impression dans son rôle de Reine.

Presque tous les morceaux qui composent la partition ont été bisés. On peut affirmer d'avance que la semaine de Noël au Tolane sera heureuse et fructueuse.

THEATRE CRESCENT.

Les reprises sont maintenant à la mode dans les différentes villes de l'Union. Pendant une assez longue période il y a eu une succession rapide d'œuvres de premier ordre qui

ont produit un répertoire considérable et permis au théâtre américain de vivre sur son propre fonds. C'est ce répertoire qu'exploitent en ce moment nos imprimeries avec un bonheur dont on se peut que les féliciter.

"The White Slave" est une de ces pièces et c'est peut-être la plus émouvante de toutes.

Les incidents y sont nombreux et saisissants. Ce qui donne au drame tant d'attrait, c'est qu'il nous reporte aux temps malheureux de nos luttes entre le Nord et le Sud qui ont produit tant de catastrophes et tant de ruines.

L'histoire de l'infatigable Octoroon, qui est l'héroïne de la pièce, a jadis fait tressaillir bien des âmes, c'est parce que le drame a été réellement vécu qu'il fait encore aujourd'hui tant d'effet.

Miss Kate Campbell y est charmante dans le rôle de Sophie, l'Octoroon, et Miss Helena Collier s'est fait bruyamment applaudir dans le rôle principal, celui de l'esclave, Blanche.



MISS HELENA COLLIER.

On sait que Miss Collier est la sœur de l'artiste qui s'est fait parmi nous une si enviable renommée. Dans ce drame qui rappelle tant de poignants souvenirs, tous les rô-

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

No. 63 Commencé le 15 octobre 1902

DETTE SACRÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Paul Rouget.

TROISIÈME PARTIE

La Comtesse Irène.

XII

UN MARCHÉ

Suite.

La fièvre qui s'était emparée

d'elle doublait d'intensité. Il semblait que la révélation du comte l'eût atteinte aux sources mêmes de la vie.

Pas une seconde ses paupières ne s'abaissèrent sur ses yeux où brillait une flamme singulière.

Elle songeait au moyen de reconquérir son enfant... d'aimer le comte à lui dire sous quel nom et l'endroit où celui-ci vivait.

Ce moyen il le trouverait bien qu'elle le découvrit!

Où... peut-être... peut-être même l'avait-elle trouvé.

Elle avait appelé Geneviève tout près d'elle... et, prenant les mains de la jeune fille, elle expliquait:

— Monsieur d'Esclabert est léger... frivole... Il aime les plaisirs... l'argent qui lui permet de satisfaire ses appétits les plus vils... Eh bien, pour qu'il me dise où est mon fils... je lui donnerai de l'argent... oui, autant qu'il en exigera... Je lui ferai abandon de tout ce que je possède... ma fortune sera à lui... Que m'importe la pauvreté... je veux mon enfant... mon enfant que d'une parole il peut me rendre.

— Mais son sommeil devait être léger, la comtesse Irène s'était enfin endormie.

Mais son sommeil devait être lourd, peuplé de rêves, de cauchemars, car, à chaque instant, le corps de la pauvre femme

avait des soubresauts. A midi, elle s'éveilla.

Il lui fallut que Geneviève insistât pour qu'elle consentît à se faire servir un peu de nourriture à laquelle elle toucha à peine.

Une fièvre nouvelle... un espoir maintenant la soutenait. Elle voulait voir le comte.

... Lui parler.

... Avoir avec lui un entretien décisif.

Cet homme était si infâme que peut-être il accepterait le marché qu'elle était décidée à lui proposer.

Dans l'après-midi, elle lui fit demander s'il voulait se rendre auprès d'elle.

Il obtempéra à ce désir dont il ne parut nullement étonné.

Et quoiqu'il crût deviner le motif pour lequel la comtesse le faisait appeler, il était curieux de voir, après les événements qui s'étaient déroulés, quelle serait l'attitude d'Irène.

Il trouva celle-ci assise dans une bergère, le visage pâle, les yeux cercés de bistre.

Il s'était incliné. Il prononça simplement:

— Vous m'avez fait demander, madame?

— J'ajouterai que je n'en éprouve aucun remords. Vous voyez que je vous parle avec la plus entière franchise. A un homme loyal et sincère qui m'est aimé, qui, en m'épousant, n'est obéi qu'à l'impulsion de son cœur, il y a longtemps que j'aurais fait l'aveu du mystère que cachait mon passé.

— Baissez-vous j'étais exempté de tout serment.

— En m'offrant votre nom vous ne vous laissez guider que par l'intérêt... La jolie existence que vous menez à Paris vous avait placé dans l'alternative de vous brûler la cervelle, car non seulement vous étiez ruiné mais vous aviez des dettes, on de trouver une jeune fille naïve dont la dot servirait à payer vos frelaines passées et celles à venir.

— Vous voyez que s'il y a eu une dupe, cette dupe ce n'est pas vous.

Elle tremblait.

Un peu de sang montait à ses joues.

Il la laissait parler sans l'interrompre, un sourire impertinent... ironique aux lèvres.

— C'est pour ne dire cela que vous m'avez fait venir?... demandait-il froidement.

— Non, que m'importe les sentiments que vous nourrissez... que vous avez toujours nourrie à mon égard... Nous avons sans cesse été l'un pour l'autre des étrangers... C'est à peine si, aux yeux du monde,

vous avez pris la peine de sauver les apparences... Par votre conduite scandaleuse vous avez fait de moi la risée de nos domestiques.

— Vraiment, madame, vous avez l'audace.

— Oui... Au surplus ne vous indignez pas. Admettons que je n'ai pas le droit de vous adresser aucun reproche. Vous devez convenir que, entre nous désormais, l'existence est impossible. J'ignore quelles sont vos intentions. Hier vous m'avez affirmé que vous possédiez mon secret... que vous saviez où était mon enfant.

— Dites-moi où il se trouve.

Il la regarda avec stupeur... Il était venu dans la conviction qu'il la trouverait sanglotante, vaincue... dans la certitude qu'elle se traînerait à ses genoux... qu'elle le supplierait, et voici qu'elle lui parlait sur un ton sec, presque impératif.

— Ricana?

— Vraiment je vous croyais plus intelligente.

— Vous direz où est votre enfant! Mais ce ne serait pas de la naïveté de ma part, ce serait tout simplement de la folie!

— Tout à l'heure vous prétendiez qu'entre nous désormais l'existence était impossible.

— Je vous ai comprise.

— Cela, n'est-ce pas, signifie que vous m'avez qu'un désir: celui de rompre les liens qui vous unissent à moi et de vivre

désormais avec votre fils si j'étais assez naïf pour le jeter dans vos bras.

Elle le fixa hardiment.

— Et quand cela serait!

— Vous me croyez plus d'intelligence! J'en ai suffisamment pour deviner votre calcul.

— Vous me haïssez et cependant le divorce vous fait peur, non pas qu'il vous soit désagréable de recouvrer votre liberté, vous l'aimez trop pour cela, mais parce que le jour où la loi nous déshonorerait vous vous trouveriez dans la situation où vous étiez la veille de notre mariage. C'est l'argent... l'argent uniquement qui sert de mobile à chacun de vos actes.

— Eh bien, écoutez.

— Je n'essaierai pas de vous attendre par des prières vaines... Je ne vous dirai pas que c'est atroce de vouloir séparer à jamais une mère de son fils lorsque, d'un mot, il est possible de les réunir... Je ne ferai pas appel à votre cœur, à votre pitié. Ce serait inutile, n'est-ce pas?... Oh! je l'ai bien compris. Je vous rends justice. Avec vous je parlerai donc d'affaire, car c'est une affaire que je vais vous proposer.

— Dites-moi le nom de mon enfant.

— Le lien ou il est.

— Ma fortune s'élève à deux millions environ... Je vous en abandonne la moitié... d'avantage même... Parlez... drez

vous-même un chiffre... Je vous donne tout... tout ce que je possède si vous me rendez mon fils.

Le comte avait tressailli. Une flamme rapide... un éclair traversa ses prunelles.

La liberté... un million... davantage même, c'est-à-dire le moyen de vivre à sa guise et, n'ayant plus d'entraves, plus d'apparences à sauvegarder, la possibilité d'éblouir Paris de son luxe, de ses maîtresses.

Oh! oh! mais voici que l'aventure prenait une tournure à laquelle il n'avait pas songé jusqu'alors... une tournure qui était loin de lui déplaire.

La comtesse l'avait dit: cet homme était un infâme.

Son âme vaine était morte à tout bon sentiment.

— Eh bien, monsieur, vous ne répondez pas!

Il demeura silencieux.

Il réfléchissait.

Et voici que dans son cerveau un plan s'échafaudait, un plan machiavélique, monstrueux.

Il s'était vengé de la comtesse.

Il la tenait à sa merci. A cette heure elle exploitait durement le mépris avec lequel elle l'avait traité.

Mais il était quelqu'un dont il avait juré également de se venger... quelqu'un qui avait désiré également tenir à sa merci Geneviève!

Qui savait si la minute qu'il